

*Philippe Vasset*  
Journal intime  
d'un maître-chanteur



Flammarion



Journal intime  
d'un maître-chanteur

DU MÊME AUTEUR

- Exemplaire de démonstration*, Fayard, 2003 ; Pocket, 2005.
- Carte muette*, Fayard, 2004 ; Pocket, 2006.
- Bandes alternées*, Fayard, 2006.
- Un livre blanc*, Fayard, 2007.
- Journal intime d'un marchand de canons*, Fayard, 2009 ; J'ai lu, 2014.
- Journal intime d'une prédatrice*, Fayard, 2010.
- La Conjuración*, Fayard, 2013 ; J'ai lu, 2015.
- La Légende*, Fayard, 2016.
- Une vie en l'air*, Fayard, 2018.
- A cappella*, Flammarion, 2023 ; J'ai lu, 2024.

Philippe Vasset

Journal intime  
d'un maître-chanteur

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2024  
ISBN : 978-2-0804-6057-8

*Je sais les noms des personnes  
sérieuses et importantes qui se trouvent  
derrière les personnages comiques  
ou les personnages ternes.*

Pier Paolo Pasolini « Lo so i nomi »,  
poème publié dans le *Corriere della Sera*  
le 14 novembre 1974



Je l'ai tellement attendu, cet âge d'or du chantage ! Et maintenant qu'il est là, je n'y fais que de la figuration. La raison de ce gâchis ? Internet, les réseaux, tout ça... Il est là, l'Eldorado du linge sale. Et moi je suis d'un autre temps, celui du téléobjectif. Planquer, cadrer, piéger ? Mains dans le dos. Poster, liker, commenter ? Plus personne.

Si les nouveaux délateurs voulaient bien laisser un peu d'espace aux anciens ! Mais rien ! Tout pour eux ! Hier encore... Nuit blanche dans le studio d'un étudiant dépêché en vacances à mes frais. Trépieds, focale, visée. Même cible depuis une semaine : troisième fenêtre, sixième étage. Sandwichs, cigarettes... 00:12 : lumière derrière les volets. 01:23 : noir. 04:49 : les persiennes s'écartent et voilà mes deux sujets, cols grands ouverts, qui se mettent au balcon. Partage de cigarette. Je rafale : l'aube naissante esquisse leurs visages. Il faudrait qu'ils s'embrassent. Trajets de

mains : tempes, cheveux. Ah ! Caresses furtives. Torse, cou. 04:52 : démontage, transfert, analyse. La lumière est rare, mais leurs traits sont bien visibles. Et les gestes parlent d'eux-mêmes. Touche personnelle : j'ai flashé leur entrée dans l'immeuble hier soir. En publiant ces photos à côté de celles, débraillées, du matin, on montrera que le couple a échangé ses chemises, preuve, s'il en est, que la nuit n'a pas été uniquement consacrée à la conversation...

Belle prise, donc. Je dépose l'argent et les clés, sur la table de la cuisine, puis claque la porte. SMS à l'étudiant – la place est libre –, puis à Mylène – c'est dans la boîte. Mylène passe les appels : moi, je ne procède jamais au chantage proprement dit. J'ai essayé, mais mes menaces restent sans effet. Mylène, en revanche, sait raréfier l'atmosphère : timbre assourdi, souffle court... Très peu résistent.

Autrefois, j'aurais tiré bon prix du fait que les deux individus piégés sont des hommes. Fini, tout ça. Sur ce coup, c'est leur raison sociale qui paye : l'un des amants est maire-adjoint d'une très grande ville, l'autre est promoteur. L'amalgame fera le reste, et c'est tout ce qui m'importe. Je me couche avec la certitude d'avoir, le lendemain, une offre à cinq chiffres.

Mais dix heures plus tard, je suis réveillé par une sonnerie insistante : tu peux tout jeter, gronde Mylène dans le haut-parleur. Les deux tourtereaux

## JOURNAL INTIME D'UN MAÎTRE-CHANTEUR

ont fait des *selfies*, les images sont sur les réseaux. Jamais agréable de se faire griller, mais par des anonymes qui ne savent manipuler que leur téléphone ? Puniton.



Faute de savoir le provoquer, j'attends le rebond, en résistant à la tentation de feuilleter ce journal en arrière : vérifier que l'on a été console rarement de ne plus rien être... C'est même souvent l'inverse. Pour m'occuper, je visite. Le Bon Père, par exemple. Lui sait apaiser, comprendre et, mine de rien, rembobiner. Oh ! à peine ! Par tout petits coups. Mais, bon, tout de même, c'est agréable. Et à deux, c'est moins triste.

Le Bon Père ! Assurément mes plus belles années. Il fut l'une de mes premières cibles. Aujourd'hui encore, on aime raconter l'histoire, pour le plaisir de mégoter les détails. « Sous la soutane, le vice » avait titré l'hebdomadaire auquel j'avais vendu les clichés. Piégé en compagnie d'une très jeune femme, le Bon Père avait refusé d'acheter mon silence, sûr que la fesse ecclésiastique n'intéresserait personne. Mauvais calcul : ce fut un déferlement. Froc, cure, traitement : il n'a fallu que quelques semaines pour que tout lui soit

retiré. Et moi j'ai imposé ma chance, comme dit l'horripilant poète : un prêtre déchu, pensez !!! Trente ans de confessionnal ! Une telle occasion ne se représente pas.

Après l'avoir précipité à terre, j'ai donc patiemment attendu que le Bon Père se relève. De loin, j'ai surveillé ses efforts, l'ai vu lutter, faiblir, et ce n'est qu'au moment suprême que j'ai tendu la main et sorti le grand jeu. Le catholique aime l'aveu : il en a eu pour son argent. J'ai très théâtralement jeté le masque, confessé mon rôle et, pourquoi faire sobre, demandé pardon. Quitte ou double ! Et ma couleur est sortie : pleurs, absolution, bénédiction.

Avec le Bon Père, en vieux du village, on aime commenter l'activité de nos épigones, qu'on juge invariablement brouillonne, malvenue, ni faite ni à faire. Ce matin c'est un garde du corps, longtemps affecté à la première fortune de France, qui a tenté de revendre des photos que *Le Canard enchaîné*, qui rapporte l'affaire, qualifie – euphémisme de rigueur – « d'intime ». Ignorant les usages, le gros bras a voulu négocier lui-même, ce qui n'a pas manqué de mettre certains acronymes d'État à ses trousses. Forcément ! Quand on est partie prenante, on use d'intermédiaires, c'est la règle ! J'ai commencé comme ça : en vendant des photos que des collègues, trop proches de leur cible, ne pouvaient monnayer eux-mêmes. Dans le sport, les corbeaux sont plus professionnels : ceux qui ont récemment mis la main sur le film,

là encore « intime », d'un footballeur célèbre l'ont approché *via* d'autres joueurs. Je me souviens à ce propos d'un épisode...

Et voilà ! Un instant d'inattention, et je me retrouve à patauger dans le passé. C'est le risque avec ce journal. Au début c'était une ligne de nage, un guide-chant. Je notais les frais, les sommes extorquées, listais les cibles. Et puis, quand les affaires se sont espacées et la vie, conséquemment, réduite, c'est devenu une discipline : consigner les affres pour éviter d'être consigné.

Essayer de comprendre, aussi. Accrocher ce qui fuit. Retrouver un rôle, une place. Car il n'est évidemment pas question d'envisager la retraite : ce n'est pas au moment où mon art rend riche que je vais désertier ! Pour quoi faire, de toute façon ? Ma branche, je l'ai choisie en conscience : le reste manquait de goût. Il faut juste que je remonte en selle, que je retrouve la patte, le coup de main.

Alors je fais des martingales, je cherche le mat en trois coups. Il y a vingt ans, c'est moi qui donnais le ton : les chasseurs de scandale s'épuisaient dans ma roue. J'ai été le premier, par exemple, à utiliser des mini-caméras. J'allais les acheter en Allemagne, les incorporais moi-même. Dans des réveils, des socles de statuette, des cloisons même. Je laissais tourner, puis faisais ma récolte. C'était risqué, bien sûr, et j'ai plusieurs fois failli me faire prendre, mais l'effet de souffle était prodigieux : terrifiées de se découvrir à l'écran, les victimes

payaient sans barguigner. Aujourd'hui c'est banal, certains États ont même industrialisé la pratique. Mais à l'époque, c'était révolutionnaire : tous mes concurrents rageaient. C'est ce genre d'idées dont j'aurais besoin pour revenir dans le peloton.

Pour siphonner téléphones et disques durs, j'ai bien sûr envisagé de m'adjoindre un informaticien. J'ai même fait quelques essais, mais rapidement déchanté : ces types sont chers et surtout incontrôlables. Pas d'horaire, pas de parole, pas de visage. C'est, j'imagine, suffisant pour voler des numéros de carte de crédit, mais pour le chantage, c'est rédhibitoire. Exercice délicat, l'extorsion nécessite une maîtrise complète de la chaîne de valeur. Moi qui pratique depuis trente ans, je n'ai jamais eu que deux collaborateurs : le Bon Père pour les dossiers, et Mylène pour les règlements. Deux artisans dont je connais l'histoire, le profil, les revenus. Qu'est-ce que j'irais m'encombrer d'un Biélorusse qui revendra mes stocks au noir ?

Le seul technicien en qui j'ai cru, c'est Julian Assange, l'animateur de Wikileaks, le catalogue de données volées. Dès son apparition, ce dispensateur de secrets d'État m'a fait l'effet d'un associé potentiel. Sa hargne trahissait ses goûts : il prêchait la transparence, mais il était facile de voir que son désir le portait vers des régions moins lumineuses. Pour l'entreprendre, j'avais fait le voyage à Londres. L'idée était de lui proposer un partenariat à front renversé : à lui les imprécations

et l'avant-scène, à moi l'ombre et la monétisation des fuites. On a déjà vu, dans l'histoire, des militants se payer de rapines. Mais l'illusion fut brève : quand on m'a introduit dans la gentilhommière où se cachait Assange et que je l'ai vu, le poil méticuleusement blanchi, distribuant ses oukases à un parterre de jeunes aristocrates, j'ai fui. Le narcissisme du personnage constituait un obstacle par trop insurmontable.

Mylène a toujours jugé mes préventions rétrogrades : sans *hackers*, dit-elle, pas d'avenir. Qui va aller à la pêche aux *sextos* ? Qui va intercepter les *selfies* ? Nous, peut-être ? Je plaide la raison : les « *hackers* », comme elle dit, ça n'existe pas. C'est un métier de cinéma, comme tueur à gages. Dans la vie, il n'y a que des informaticiens. La très grande majorité rangée, une petite minorité aventureuse. Mais même les audacieux ne s'intéresseront jamais à nos affaires : trop petit et surtout trop risqué. Braquer des banques virtuelles est plus rémunérateur.

La réalité, appuie Mylène, c'est que j'ai peur. Derrière mes justifications, il y a un refus du changement. Où est passé le voltigeur qu'elle a connu ? Qui est ce vieil homme qui ratiocine ? Je m'énerve, reprends, explique, mais mes messages restent non lus. Pour m'épargner une bouderie absurde, je décide d'aller la voir. Elle vit à une petite heure de Paris, non loin de Lisieux. Non loin de tout, en fait, mais très nettement nulle part. Boue, bâches, bottes : ce décor. Je roule fenêtre

ouverte, histoire de ventiler les idées, mais n'arrive qu'à faire voleter emballages et tickets accumulés un peu partout dans ma voiture. J'ai plus vécu dans ce véhicule qu'ailleurs : la boîte à gants déborde de provisions, fils et batteries s'amoncellent sous le siège passager, et il y a même un change complet sur la banquette arrière. Dans les virages, tout ce bric-à-brac cogne et choque contre la carrosserie comme les billes d'un bâton de pluie. Je laisse le véhicule se dégrader à dessein : entretenu, il attirerait l'attention.

Sur Lisieux et les alentours, j'épilogue : c'est comme on s'imagine, si tant est qu'il y ait besoin d'imagination pour ça. À mesure que je m'approche, les routes s'étrécissent et la terre mord le bitume. Plus de démarcations, plus de bornes : des talus, des clôtures. À peine suis-je entré dans la ferme de Mylène que les deux pattes de son énorme dogue cognent contre ma portière. Je m'extrais prudemment et m'astreins à ignorer ses grondements, de plus en plus sonores. À l'intérieur, les 100 kilos de Mylène sont également répartis sur le siège, les accoudoirs et le dossier d'un immense fauteuil placé devant la cheminée. De sa canne, elle me désigne une chaise, et me sert d'autorité un verre du blanc qui refroidit à ses pieds. Tout de go, j'attaque : elle m'épuise. Elle ne peut pas, comme ça, rompre les communications dès qu'elle se braque. Il y a, derrière, toute une affaire, des dossiers, des urgences... Elle souffle, de ce souffle qui, filtré par un combiné,

oppresse instantanément l'auditeur et, sans vraiment répondre, me dit que notre affaire manque de perspectives. Moi, je suis seul, je peux me permettre de bricoler, mais elle, elle a charge d'âmes, des frais, des locaux : tout ça doit tourner, et ce n'est pas mes petits coups... En clair ? En clair, je redéploie, ou ce sera sans elle.

C'est le moment que choisissent les « âmes » précédemment évoquées pour faire leur entrée. Il s'agit d'un groupe de jeunes femmes que Mylène loge et emploie. C'est leur pause : elles travaillent dans l'ancienne étable, où Mylène a installé un centre d'appels. Pas pour vendre des abonnements au gaz : recrutées pour leur bagout, ces opératrices moissonnent de l'information privée. Au téléphone, elles jouent les fonctionnaires, agents des impôts ou employées de banques et soutirent noms et chiffres à des interlocuteurs le plus souvent âgés. Des numéros de comptes, des arbres généalogiques et des immatriculations de véhicules que Mylène revend au détail à une clientèle de détectives, notaires et journalistes. Le choisi, elle le garde pour nos petits projets.

Je ne suis jamais à l'aise à Lisieux : les pensionnaires de Mylène pouffent dans mon dos, j'ai toujours l'impression de porter une perruque mal ajustée. Cette bande, je ne la connais que sous l'appellation collective des « filles » : c'est ainsi que leur employeuse les désigne, jamais je ne l'ai entendue les distinguer d'un prénom. L'anonymat

n'est pas leur seul mystère : leur histoire, d'où elles viennent et comment elles ont croisé Mylène, tout cela est nimbé d'un flou que personne ne dissipe. À ce jour, mes questions n'ont rencontré que mutisme, voire hostilité, ce qui, pour un professionnel de l'information gênante, vaut chiffon rouge. Je cherche, donc, sans résultats.

Ma curiosité, en ce qui concerne ces jeunes femmes, n'est pas qu'instinctive. Dans l'impasse où je me trouve, elles pourraient constituer une issue. Harcelées sur les réseaux, filmées à la dérobée, elles sont d'une génération qui a toujours vécu sous la menace d'une humiliation électronique. Pour se protéger, elles ont pris l'habitude de fouiller les téléphones, capturer les écrans et stocker les photos : c'est une seconde nature. Avoir des associés plus jeunes pourrait m'ouvrir de nouveaux horizons, m'initier à de nouvelles pratiques. Mais bon, je peux toujours rêver : quinquagénaire et délateur, je traîne un parfum de faits divers qui, à cet âge, doit être rédhibitoire.

Je le constate une fois encore : tandis que je parle avec Mylène, sa troupe d'opératrices s'est rassemblée à l'autre bout de la salle et chuchote, moqueuses, derrière le paravent de vapeur produit par leurs cigarettes électroniques. Je finis par arracher un compromis à ma vieille complice et quitte Lisieux amer, frustré et plus perdu que jamais.

J'écris « maître-chanteur », mais aucun professionnel n'aurait jamais l'idée de se désigner ainsi. Le corbeau, c'est toujours l'autre : trop décriée, notre charge doit rester lointaine, occulte, presque incompréhensible. C'est par commodité que j'emploie le terme : je suis l'unique lecteur de ce journal.

De manière tout à fait inattendue, j'ai croisé aujourd'hui les « filles » de Mylène dans la rue. Disposant d'un jour de libre, elles étaient venues faire les boutiques à Paris. Narquoises, elles m'ont tancé, puis sommé de leur payer un verre. Je n'avais rien de mieux à faire : nous avons bavardé. Loin de Lisieux, elles n'ont plus cette pose glaçante, se montrent même vives et enjouées. Mylène, je le devine, doit leur peser comme un joug. « C'est vrai qu'avec elle, on ne fait pas ce que l'on veut », concède l'une d'entre elles. « En même temps, la reprend une autre, on n'a jamais été aussi libres : un toit, une paye, les amies... tout ça a un prix. » Si le 4×4 de

Mylène ne s'était, un jour, garé devant l'abribus où elles tuaient le temps à coups de pierres, elles seraient, à coup sûr, asservies de la pire façon : par un mari, un dealer, un conseiller pénitentiaire ou autre. Mylène les a affranchies, il n'y a pas d'autre mot. Au prix d'une nouvelle entrave, c'est sûr, mais quand même.

De verre en verre, une bonne partie de l'après-midi s'est écoulée, et j'étais presque déçu quand elles ont dû décamper pour un dernier *round* de shopping avant le train. Est-ce leur jeunesse ? Il y a longtemps que je n'ai connu telle gaieté : dans une bruyante mêlée, elles ont, sans succès, voulu me faire avouer la nature de mon association avec Mylène, tandis que j'essayais, de mon côté, de savoir d'où elles venaient, et ce qu'elles pouvaient bien faire avant de connaître leur bienfaitrice. Elles n'ont rien lâché, et cette partie à sommes nulles m'a distrait de mon habituel gros jeu, des dents serrées et des paumes moites. Je ne serais pas fâché de les revoir.

Il faut dire qu'au fil des ans, ma vie sociale s'est réduite à presque rien : l'exercice du racket éclaircit les carnets d'adresses plus sûrement qu'une maladie. Isolé, on ne socialise plus qu'entre acolytes : Mylène, le Bon Père, quelques autres, forment l'essentiel de mon cercle. Mais les professionnels, même compétents, sont rarement de bons compagnons. Surtout dans ma branche. Je pourrais me consoler de virtuel, mais j'ai choisi

la solitude et ne côtoie mes semblables que de loin, dans la rue ou les bars, de préférence la nuit. C'est un compagnonnage distant, sans contenu, mais qui pénètre bien plus profond que le bavardage : à observer les gens, à les écouter s'épancher au téléphone ou à les regarder, depuis la rue, passer et repasser devant leurs fenêtres, on attrape quelque chose de plus essentiel que la façade qu'ils présentent au monde.

Quand je sors, j'ai toujours le projet de marcher au hasard, mais mes trajets finissent invariablement par me ramener aux mêmes itinéraires. Le plus souvent, j'orbite l'Étoile : de fréquents séismes perturbent cette zone de subduction. C'est là que les digues craquent, que les visages s'effondrent. J'ai gardé de mes années de photographies l'impératif presque catégorique de voir au plus près : il faut être là quand les portent battent, les cortèges glissent et les talons, *staccato*, frappent le trottoir. Alors je traîne, et regarde à m'en abîmer les yeux.

À force de tourner, parfois, je cesse de voir ce que j'ai déjà trop vu. C'est le cas en ce moment. Pour ne rien arranger, mon téléphone tinte presque continûment des reproches de Mylène : rien ne rentre ! Qu'est-ce que je fous ? Pas une affaire en cours !

Comme j'ignore ses messages, le ton monte, jusqu'à la rupture : elle en a soupé, elle arrête. Je n'ai qu'à me débrouiller ! Pour solde de tout compte, elle m'enfoncé : si j'étais lucide, je ferais